

LE PROPAGATEUR

VOL. I.

JUIN 1904.

No. 6.

SOMMAIRE : Chronique mensuelle. — Pourquoi un drapeau national. — L'Adoration en esprit et en vérité. — Les Elus dans l'Eglise et hors de l'Eglise. — Le Perroquet de la tante Jeannette. — Aux jeunes filles.

CHRONIQUE MENSUELLE

La France et Pie X. — La Saint-Jean-Baptiste, les discours et le travail. — Le Pape et la musique de nos messes de Pâques. — Les réformes voulues par Sa Sainteté : Le droit canonique, le futur Concile du Canada, le costume, la barbe. — L'Université d'Ottawa. — La page noire, huit mortalités.

Le cadre de ma chronique, on le conçoit sans peine, ne me permet pas d'entrer dans tous les détails de cette désormais fameuse visite du Président Loubet au roi Victor-Emmanuel dont j'ai récemment parlé. D'ailleurs, tous les faits sont connus. Les mille voix de la presse quotidienne, faisant écho à la "Presse associée", nous ont, pendant quinze jours, suffisamment renseignés.

C'est le 24 avril que M. Loubet est arrivé à Rome. Le 4 mai, Sa Sainteté Pie X protestait auprès de la France et aussi auprès des autres Puissances, avec lesquelles le Saint Siège entretient des relations diplomatiques, contre cet acte d'un chef d'Etat catholique qui reconnaît avec éclat la Puissance qui priva le Pape de son pouvoir temporel. Puis, le ministère Combes a rappelé son ambassadeur près le Vatican. A brève échéance, c'est la rupture du Concordat et la suppression du Budget des cultes en France qui s'annoncent.

Pauvre France! Elle ne s'arrêtera vraisemblablement que quand elle sera au fond de l'abîme. Quel triste spectacle pour nous, sujets d'Albion mais toujours fils de France par le souvenir du cœur autant que par le sang des veines.

Voir l'Angleterre et l'Allemagne se rapprocher de plus en plus de l'Eglise et du Vatican, tout au moins traiter avec le Pape dans des formes plus courtoises que jamais, et, d'autre part, assister impuissants à la désertion officielle de la France du poste de soldat de Dieu et de son Eglise qu'elle a si longtemps gardé pour son honneur et pour sa gloire, quelle tristesse!

Une bonne fortune m'amenait récemment à causer de cet état de choses avec un vénérable prêtre, savant éducateur, de notre pays.

Il écouta mes réflexions sur l'avenir de la France, pour une fois plutôt pessimistes, et, sans me contredire directement, reprit à peu près dans ces termes: " Sans doute, c'est vrai, ça va mal là-bas. Pourtant la France reste au premier rang le pays des *missionnaires* et des *œuvres*. Elle ira plus loin peut-être au fond de l'abîme. Elle ne périra pas."

C'est le vœu de tous les cœurs Canadiens-français patriotes.

* * *

Nous sommes en juin. C'est chez nous par excellence le mois du patriotisme. Dans nos villes et dans nos villages, partout, de plus en plus l'on chôme la Saint-Jean-Baptiste. Que de discours, grands dieux, vont faire résonner l'écho de nos montagnes et les vastes ondes de nos vallées!

D'aucuns se plaignent et trouvent que les Canadiens français font trop de discours. Chacun son goût, le Canadien français aime les voix sonores et les beaux verbes. Or, quand la foule aime une jouissance quelconque elle s'y précipite comme un courant. C'est inutile — dans les choses indifférentes — de vouloir la faire évoluer vers d'autres tournants. Il vaut mieux diriger le courant vers le bien.

Parlons donc et discourons, mais de grâce préparons-nous! Eh! Oui! Préparons-nous. Ils sont légion les gens instruits — ou censés l'être! — qui dans notre chère Province se livrent avec je ne sais quel coupable aplomb au danger de l'improvisation.

Je n'ignore pas qu'on s'en tire souvent avec plus de bonheur que de mérite, et je sais que les applaudissements ne manquent jamais. Mais que les idées sont rares dans ce déluge de mots!

Parlons moins et mieux. Pour la Saint-Jean-Baptiste de 1904 je suggère modestement qu'on parle du travail.

Beaucoup, chez nous, ne travaillent pas autant qu'ils le devraient. Que dis-je? En certains milieux des jeunes filles et des jeunes gens estiment que le travail n'est pas digne de considération. Quelle aberration!

Honneur à l'homme qui gagne son pain à la sueur de son front. Honneur au jeune homme qui regarde le labeur avec énergie. Honneur à l'étudiant qui connaît l'*étude*, la vraie, celle qui passionne, qui captive et surtout qui console. Ceux-là sont la gloire et la force d'une nation.

* * *

Mais je m'aperçois que ma chronique tourne à la harangue et je me hâte de changer de ton.

Si je parlais *musique*? Aussi bien les fêtes, si elles ne vont pas sans discours au Canada, ne vont pas sans musique non plus.

L'on sait que le Saint Père Pie X a entrepris, entre plusieurs autres, la réforme du chant dans les églises. Le *Propagateur* a donné déjà (No 4) le *Motu Proprio* sur la musique sacrée.

J'ignore si l'on aura remarqué, ces semaines dernières, un article reproduit du Figaro (de Paris) par plusieurs de nos journaux et signé par Charles Bordes, un musicien célèbre d'une maîtrise de la vieille capitale. Il y est question d'une conversation que le susdit Charles Bordes aurait eue avec Sa Sainteté Pie X, au lendemain de la grand'messe grégorienne célébrée par le Pape dans Saint-Pierre, le 11 avril dernier.

Les messes de Pâques (de la fête de Pâques 1904), exécutées dans les églises de Montréal, sont précisément citées comme des modèles... à ne pas imiter: "A ce moment, le Saint Père se leva, et, fouillant dans des papiers entassés sur son bureau il en tira une coupure de journal. Il me la montra en me faisant remarquer que ce journal venait du Canada. C'était une liste des œuvres musicales exécutées dans les diverses églises de Montréal le jour de Pâques. On y voyait des pièces pour orchestre, des messes en tous les tons, avec soli de ténor. Soulignant du doigt chacun de ces programmes, Pie X eut un sourire ironique et ajouta: "Est-ce que l'on exécute à Paris de semblable musique?"...

Le fait qui paraît bien authentique mérite d'être signalé. Il aidera à nous amender en nous conformant d'ailleurs aux directions éclairées de Nos Evêques.

* * *

L'infatigable Pie X a manifesté aussi le désir de voir s'élaborer une refonte du Droit canonique. Une commission de Cardinaux a été nommée pour étudier cette très importante question dont s'étaient déjà occupé les Pères du Concile du Vatican. Je crois savoir que le Pape désire consulter à ce sujet les évêques du monde catholique et que déjà Nos Seigneurs les Evêques du Canada ont été priés d'exposer leurs vues.

On a également remarqué, le mois passé, qu'une réunion de Théologiens éminents, désignés par leurs Ordinaires respectifs, avait eu lieu à Ottawa en rapport avec la tenue future d'un Concile Plénier du Canada.

Ce sont là des faits importants. La vie de l'Eglise s'affirme toujours avec constance mais sans éclats inutiles, avec prudence mais sans tergiversations subtiles.

Le droit et la discipline évoluent sagement, selon les besoins des milieux et des circonstances, comme pour mieux établir que l'immutabilité des dogmes n'empêche pas la société chrétienne d'être de son temps.

La grande presse a encore annoncé que le Saint Père songeait à récommencer un costume ecclésiastique uniforme pour tous les pays du rite latin, — ce ne serait plus la soutane! — et même les journaux d'hier notent que le Pape serait favorable au port de la barbe!

Je signale ces nouvelles et ces on-dit, les unes plus certaines, les autres moins; mais je fais volontiers des réserves, car les journaux à grand tirage nous donnent si souvent, sans contrôler et sans discerner, (malheureuse nécessité de la lutte pour la vie, disent-ils!) des renseignements exagérés ou diminués ou même inventés de toutes pièces, qu'il convient de n'être pas trop confiants et d'accepter les *faits divers* avec un gros grain de sel!

* * *

A Ottawa, l'un des derniers jours de mai, l'on a procédé, avec grande pompe, à la bénédiction de la première pierre du monumental, édifice, qui s'élèvera bientôt sur les ruines des anciens locaux universitaires récemment incendiés.

Le Cardinal Gibbons et plusieurs archevêques et évêques étaient présents. Son Excellence Mgr Sbarretti, Délégué Apostolique, a béni la première pierre, Son Eminence le Cardinal Gibbons et Sa Grandeur Mgr Emard ont parlé en anglais et en français.

L'Université d'Ottawa est de langue anglaise. L'on sait assez que nos frères les irlandais catholiques se montrent souvent plus que jaloux de leurs droits.

Certaine manifestation irlandaise peut-être intempestive, a donné, en cette circonstance, l'occasion aux autorités universitaires d'Ottawa — après Sir Wilfrid Laurier d'ailleurs, — d'affirmer les droits *des deux langues*.

On ne saurait qu'être heureux d'applaudir au zèle et à la confiance dont font preuve les Révérends Pères Oblats en restant debout sur les ruines de leur Université pour la relever plus belle et plus forte.

Les Oblats ont admirablement mérité en notre pays. Leurs œuvres et leurs fondations sont l'une des gloires du Canada.

Au moment où on les chasse de France, réjouissons-nous de les voir ici si pleins de force et de vie.

* * *

C'est le privilège des grandes œuvres de ne pas mourir, et voilà pourquoi les ordres religieux sont si puissants. Chez eux, toujours l'œuvre subsiste aux individus.

Mais là comme ailleurs les individus meurent. C'est la loi commune.

* * *

Elle est encore bien chargée la liste de nos morts, ce mois-ci, ce sont :

Le Révérend Père Beaudry, un éducateur et un saint, le conseiller et l'ami de toutes les générations d'élèves qui se sont succédées au collège de Joliette depuis plus de trente ans, qui est mort à son poste de Directeur des élèves.

L'abbé Daigneault, curé de Ste-Julie de Verchères, et l'abbé Provost, ancien curé de St-Jean-de-Matha, qui ont donné à l'Eglise un fécond sacerdoce.

L'abbé Boudreau, ancien curé d'East Angus et de Ste-Anne de Stuckley, l'énergique et tenace ami des réformes en fait d'agriculture et de colonisation, qui vient de mourir ici à Sherbrooke.

Aux Etats-Unis, l'abbé Brouillet — le *bon Père Brouillet*! — curé à Notre-Dame de Worcester, l'abbé François Lavallée, curé de Ste-Anne de Cohoes et l'abbé Lachance, curé d'Island Pond, tous des nôtres, dévoués à l'idée française et catholique, qui sont partis assez soudainement.

Enfin, le Père Schmidt, S. J. si avantageusement connu à Montréal pour ses beaux talents, qui est mort en voyage, presque en chemin, subitement, lui aussi...

En tout huit mortalités à signaler, dont quatre furent des morts subites.

Depuis cinq mois que j'ai ouvert cette liste noire, j'ai déjà enregistré *trente trois* décès.

Trente trois, en si peu de temps, quel chiffre et quelle leçon!

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR.

Pourquoi un Drapeau National?

Se poser cette question, c'est, croyons-nous, se demander trois choses: Avons-nous une patrie et une histoire, nous Canadiens français? Sommes-nous un peuple distinct des autres sur cette terre d'Amérique? Avons-nous foi enfin à notre mission providentielle sur ce continent, et voulons-nous vivre d'une vie propre?

Le drapeau, en effet, a dit un orateur, c'est l'image resplendissante de cette chose sacrée si spéculative et si réelle à la fois, pour laquelle on vit et on meurt; le drapeau c'est la patrie... Lorsque nous le voyons flotter, quelque chose de profond nous remue dans le cœur pour remonter jusqu'à nos yeux, car ses couleurs rappellent tout ce qui donne du prix à la vie: pères, mères, foyers, croyances, gloires, le passé et l'avenir.

Répondre à notre triple question, ce sera donc satisfaire ceux de nos compatriotes qu'un projet de drapeau national laisse froids ou même quelque peu sceptiques.

Avons-nous une patrie et une histoire?

C'est une "vérité manifeste," a dit M. Henri Bourassa, une conséquence logique de notre histoire, ... nous sommes exclusivement Canadiens."

En réalité, ajoutait-il, nous formons au Canada le seul groupe de race véritablement canadienne. *Pour nous, le Canada est l'unique patrie*; nous avons concentré sur ce sol toutes nos aspirations nationales. Jamais nous ne songeons à prendre un autre titre que celui de Canadiens; et lorsque nous nous appelons Canadiens français, c'est que nous voulons marquer l'origine ethnique qui nous sépare des Anglais, des Ecossais et des Irlandais, lesquels à nos yeux ne sont pas tout à fait Canadiens. (1)

L'honorable M. Thomas Chapais voulait exprimer la même pensée quand il disait, aux grandes fêtes de la Saint-Jean-Baptiste de Québec, en 1902:

"Nous sommes les plus canadiens des Canadiens."

Et développant avec éloquence cette vérité:

(1) Les Canadiens français et l'Empire Britannique, p. 26.

“ Pour aucune autre race, s'écriait-il, le Canada n'est autant la patrie que pour la nôtre. Notre *home* à nous le voilà ; nous n'en avons point d'autre . . . Ce Canada, cette terre ancestrale, ce territoire sacré, pétri des ossements et du sang de nos pères, comment ne l'aimerions-nous pas de toutes les ardeurs et de toutes les énergies de nos âmes ? Il occupe la première place dans notre sollicitude et dans notre dévouement . . . *Avant tout, nous sommes Canadiens.* ”

Crémazie ne pensait pas autrement :

Les vieux chênes de la montagne
Où combattirent nos aïeux,
Le sol de la verte campagne
Où coula leur sang généreux,
Le flot qui chante à la prairie
La splendeur de leurs noms bénis,
La grande voix de la patrie,
Tout nous redit : Soyons unis.

Quelque vif et profond que soit l'amour que nous gardons au cœur pour la vieille France, la patrie de nos aïeux, toujours et avant tout nous aimons à chanter :

“ O Canada, mon pays, mes amours ! ”

N'insistons pas. Est-il davantage besoin que nous rappelions ici quelle belle et glorieuse histoire nous avons ?

Sommes-nous un peuple distinct de tout autre ?

Français par le sang, par la langue et les traditions, et aussi par plus d'un côté de notre caractère national, nous différons totalement de toute autre nation sur ce continent. Nous différons même beaucoup de nos cousins de France par le tempérament ; nous, en différons entièrement par la vie sociale et politique.

Il existe entre les Français d'Europe et ceux du Canada, a dit M. Henri Bourassa, des divergences politiques plus profondes encore que celles qui séparent la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. “ Une série d'évolutions constitutionnelles a dirigé les deux nationalités françaises dans des voies différentes. C'est bien de l'Angleterre que la France a emprunté la forme extérieure de son gouvernement ; mais elle y a introduit un esprit essentiellement bureaucratique et centralisateur. Par atavisme, les Français du Canada ont accueilli avec enthousiasme le principe des institutions britanniques, auxquelles leurs ancêtres normands, conquérants de

l'Angleterre, avaient ajouté plusieurs traits distinctifs. Mais à l'encontre des Français d'Europe, nous avons accentué l'esprit décentralisateur de ce régime et rendu les pouvoirs publics plus directement responsables au peuple. Au point de vue ethnique, tandis que la nation américaine s'infusait chaque année du sang anglais ou irlandais dans les veines, nous sommes restés sans mélange." (1)

M. le directeur de *la Vérité*, de Québec, avait donc bien raison, pour expliquer la présente poussée populaire vers l'adoption d'un drapeau national, de s'appuyer sur ces caractéristiques et cette homogénéité du peuple canadien-français. Voici ce qu'il écrivait, le 21 février 1903 :

" Nous avons entendu discuter, l'autre soir, la question à l'ordre du jour, bien que les *grands journaux*, n'en parlent pas : la question du *drapeau national des Canadiens-français*.

" Nous avons, disait-on, le drapeau du Dominion et le drapeau officiel de la province de Québec. Faut-il un troisième drapeau : le drapeau particulier des Canadiens français ?

" Oui, il en faut un. C'est un véritable besoin populaire qui s'affirme de plus en plus. On a beau dire et beau faire, les Canadiens français ne veulent pas être confondus avec les races qui les entourent. Ils constituent un peuple distinct sur cette terre d'Amérique, ils le sentent, et, instinctivement, ils l'affirment, en arborant, dans les jours de fête nationale et de réjouissance publique, un drapeau distinctif.

" Ils sont loyaux envers le drapeau de l'Angleterre, envers le drapeau du Dominion, en tant que drapeau politique ; ils l'ont prouvé en maintes circonstances ; et ils sont prêts à le prouver encore. Mais cela ne suffit pas à leur patriotisme. Ils veulent aussi un drapeau *national*, un drapeau intime, un drapeau qui soit à eux, et à eux seuls ; comme le beau drapeau vert appartient à la race irlandaise, et à elle seule.

" Voilà pourquoi le drapeau officiel de la province de Québec — si toutefois il en existe réellement un — ne saurait suffire aux aspirations des Canadiens français. Ce drapeau ne saurait être à eux seuls, puisqu'ils ne constituent pas la seule population de cette province.

" De plus, il y a en dehors de la province de Québec beaucoup de Canadiens français qui éprouvent, eux aussi le besoin d'avoir un drapeau national commun.

(1) Les Canadiens français et l'Empire Britannique, p. 28.

“ Il faut donc un drapeau, à l'ombre duquel tous les Canadiens français puissent s'unir. Il faut un signe de ralliement pour les nôtres, qu'ils soient au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest.

“ Comme on l'a dit aussi, l'autre soir, un peuple homogène de deux millions d'âmes a bien le droit d'avoir son drapeau à lui.

“ Cela ne se discute pas, cela *ne se démontre pas; cela se sent*. Et à ceux qui ne le sentent pas, il manque quelque chose.

“ Ce besoin d'un drapeau particulier est tellement impérieux, que les Canadiens français, faute d'un drapeau à eux, arborent en toute occasion le drapeau actuel de la France.

“ Ils ne veulent pas dire, par là, qu'ils sont français, ni qu'ils aspirent vers une union politique avec la France.

“ Ils déploient le drapeau tricolore dans leurs jours de fête, uniquement pour affirmer leur autonomie nationale, pour faire comprendre que, s'ils sont de loyaux sujets britanniques, ils ne sont pas des Anglais, qu'ils sont et qu'ils entendent rester un peuple distinct sur cette terre d'Amérique.”

Puis M. Tardivel, après avoir montré quels inconvénients il y aurait pour nous d'adopter le tricolore, concluait en disant :

“ Ayons donc notre drapeau à nous, et non pas celui d'un autre pays. La plus simple convenance l'exige. N'arborons plus, comme notre drapeau, le drapeau de la République française.

“ Nous ne disons pas cela, parce que le gouvernement de cette république persécute la religion. Nous tiendrions le même langage si M. le comte Albert de Mun était président de la République, et M. Jacques Piou le président du cabinet.

“ Soyons assez fiers pour avoir notre propre drapeau. Ainsi tout rentrera dans l'ordre. Notre patriotisme prendra sa véritable orientation, et nos voisins d'une autre race nous comprendront mieux. Nous paraîtrons à leurs yeux ce que nous sommes en réalité : des Canadiens avant tout.”

Avons-nous foi en notre mission providentielle ?

Notre mission, c'est d'être “ des pionniers de la civilisation... des messagers de l'idée religieuse... des zéloteurs de l'Eglise, ses défenseurs et ses apôtres... c'est de remuer les idées... de faire rayonner au loin le foyer lumineux de la religion et de la pensée, ” (1) à l'exemple de la vraie France.

(1) Mgr J.-A. Pâquet. — Sermon sur la vocation de notre race en Amérique, prononcé le 23 juin 1902.

Si vraiment nous croyons à la mission providentielle de notre race sur ce continent, il nous faut bien convenir :

“... Que le Canada français ne répondra aux desseins de Dieu et à sa sublime vocation que dans la mesure où *il gardera sa vie propre*, son caractère individuel et ses traditions vraiment nationales.” (1)

Mais vivre, vivre de sa vie propre, se protéger contre “toute force absorbante et tout mélange corrompeur,” mais voilà précisément ce dont il s’agit surtout, pour notre peuple. Or l’horizon de notre avenir politique, comme peuple, est gros de nuages. Écoutez à ce sujet une voix autorisée :

“L’avenir, Messieurs, que sera-t-il pour nous? — De quoi demain sera-t-il fait?” Question grave et angoissante. Bien des esprits clairvoyants sont convaincus que nous arrivons à un tournant de notre histoire. Des problèmes nouveaux surgissent, des évolutions se dessinent, des transformations se font pressentir, des mots fatidiques et redoutables—impérialisme, annexion—flottent dans l’air. Quels en seront précisément la force et le moment, personne ne saurait le dire, mais quelque chose nous avertit que nous touchons à des crises. Des influences contraires vont nous attirer en sens inverse vers leur centre respectif d’attraction, et notre pays va être profondément ébranlé par l’action de ces énergies divergentes. Quelles seront, au sein de nos provinces canadiennes, la nature et l’intensité des contre-coups produits? Quels en seront l’aboutissement et le dénouement? Pourrons-nous développer assez de force intérieure pour maintenir l’équilibre et conserver, disons pendant un autre siècle, ce *statu quo* qui serait pour notre peuple le plus grand des bonheurs? Ou bien serons-nous arrachés de notre orbite actuel et entraînés vers des destins nouveaux? Celui-là seul le sait qui fait mouvoir, dans le secret de sa pensée providentielle, ces forces mystérieuses, ces causes secondes par lesquelles sont enfantés tous les événements de l’histoire humaine. Mais quel que soit pour nous le mot de l’avenir canadien-français, nous avons un dessein manifeste à remplir envers nous-mêmes, envers notre nationalité: *c’est de nous préparer à tout afin de ne pas être surpris par l’heure décisive.*” (2)

(1) Mgr L.-A. Pâquet. — *Ibid.*

(2) Grande-Bretagne et Canada, 1901.

Un peu auparavant, le vaillant député de Labelle avait dit sur le même sujet :

“ Ce que je voudrais, c'est qu'entre la vieille frégate anglaise qui menace de sombrer, et le corsaire américain qui menace de recueillir ses épaves, nous manœuvrions notre barque avec prudence et fermeté, afin qu'elle ne se laisse pas engloutir dans le gouffre de l'une ni entraîner dans le sillage de l'autre. . .

“ Quels que soient les desseins de la Providence sur nous, et le cours prochain des événements, il n'est qu'un moyen d'y faire face, c'est d'éviter à la fois les enthousiasmes échevelés et l'aplatissement *moral*; c'est de fortifier et d'élargir notre patriotisme en le dirigeant moins vers les hommes, et plus vers les principes et les idées. *Préparons-nous aux luttes de demain* en faisant le devoir de chaque jour sans faiblesse et sans forfanterie, le front haut et le cœur à la bonne place. ” (1)

Eh bien! pour fortifier et élargir notre patriotisme, pour nous préparer aux luttes de demain, pour ne pas être surpris par l'heure décisive, nous croyons que le meilleur moyen à prendre est “ l'union de notre race autour d'un drapeau qui lui soit cher autant que sien—un drapeau qui, en déployant à la brise de la patrie, ses plis soyeux, rappellera au peuple et son origine et son histoire et sa foi. ” (2)

Aussi nous estimons, avec celui qui a écrit ces lignes, qu'il n'appartient à personne, nous semble-t-il, de se désintéresser des intérêts nationaux, surtout quand il y va de l'avenir d'une race, de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Nous ne pouvons nous faire illusion, la question du drapeau est vitale; car l'étendard que nous choisirons sera d'autant plus sacré qu'il résumera en lui nos plus chers souvenirs, nos plus douces espérances, et pour qu'il devienne bien la *nôtre*, il est d'une importance capitale que ce soit le peuple qui l'adopte volontairement, de lui-même, comme poussé par un instinct naturel. Sans cela, notre drapeau ne sera jamais national, et c'est précisément là le but que nous nous proposons.

Concluons en citant le directeur de *l'Enseignement primaire* :

“ C'est en cultivant dans l'âme du peuple un patriotisme bien canadien-français que nous assurerons les triomphes futurs de notre nationalité. Cessons d'être patriote à l'anglaise ou à la fran-

(1) Discours de l'hon. M. Thomas Chapais au banquet des fêtes nationales de 1902 à Québec.

(2) *Carillon! Carillon!* — par Un Patriote, p. 7.

çaise : soyons A LA CANADIENNE. Ce patriotisme local, le seul vrai, le seul logique puisqu'il enfonce ses racines dans le sol qui nous vit naître, n'exclut pas la loyauté à notre souverain ni le culte du souvenir à l'égard de la France. Non.

Ce patriotisme de "chez nous" ne saurait blesser les susceptibilités des Anglais ou des Français, car l'amour du sol natal est inné au cœur de l'homme. Comme les Canadiens français ne sont pas des *exilés* au Canada, il est fort naturel qu'ils préfèrent le Saint-Laurent à la Tamise ou à la Seine.

"D'abord, si nous voulons compter pour quelque chose dans ce bas monde, soyons quelqu'un. Nous avons un beau passé et de glorieuses traditions; ayons donc un patriotisme A NOUS, comme nous devrions avoir un drapeau A NOUS.

"Sachons démontrer par des faits l'originalité de l'esprit canadien-français et la noblesse de notre caractère national."

Extrait de la brochure Le Drapeau National des Canadiens Français.

L'Adoration en Esprit et en Vérité.

L'adoration eucharistique a pour objet la divine Personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ présent au Très-Saint Sacrement.

Il y est vivant, il veut que nous lui parlions, et il nous parlera.

Tout le monde peut parler à Notre-Seigneur. N'est-il pas là pour tous? Ne nous dit-il pas: *Venez tous à moi?*

Et ce colloque qui s'établit entre l'âme et Notre-Seigneur, c'est la vraie méditation eucharistique, c'est l'adoration.

Tout le monde en a la grâce. — Mais, pour y réussir et pour éviter la routine ou l'aridité de l'esprit et du cœur, il faut que les adorateurs s'inspirent de leur attrait de grâce ou des divers mystères de la vie de Notre-Seigneur, de la Très-Sainte Vierge ou des vertus des saints, afin d'honorer et de glorifier le Dieu de l'Eucharistie par toutes les vertus de sa vie mortelle, comme par celles de tous les saints, dont il fut la grâce et la fin, et dont il est aujourd'hui la couronne de gloire.

Regardez l'heure d'adoration qui vous est échuë comme une heure du Paradis; allez-y comme on va au ciel, au banquet divin, et cette heure sera désirée, saluée avec bonheur. — Entretenez-en suavement le désir dans votre cœur. Dites-vous: " Dans quatre heures, dans deux heures, dans une heure, j'irai à l'audience de grâce et d'amour de Notre-Seigneur: il m'a invité, il m'attend, il me désire. "

Quand vous avez une heure pénible à la nature, réjouissez-vous-en davantage; votre amour sera plus grand parce qu'il sera plus souffrant: c'est l'heure privilégiée qui sera comptée pour deux.

Quand par infirmité, maladie ou impossibilité, vous ne pourrez faire votre adoration, laissez votre cœur s'attrister un instant; puis mettez-vous en adoration en esprit et en union de ceux qui adorent dans ce moment: dans votre lit de souffrance, en voyage ou durant ce travail qui vous retient, tenez-vous dans un plus grand recueillement pendant cette heure, et vous retirerez le même fruit que si vous aviez pu aller aux pieds du bon Maître: cette heure vous sera comptée, peut-être même doublée.

Allez à Notre-Seigneur comme vous êtes: ayez une méditation naturelle. — Epuisez votre propre fonds de piété et d'amour avant de vous servir de livres; aimez le livre inépuisable de l'humilité de l'amour. — Qu'un livre pieux vous accompagne pour vous remettre en bonne voie quand l'esprit s'égaré ou quand vos sens s'assoupissent, c'est très bien: mais rappelez-vous que notre bon Maître préfère la pauvreté de notre cœur aux plus sublimes pensées et affections empruntées aux autres.

Sachez bien que Notre-Seigneur veut notre cœur et non celui des autres: il veut la pensée et la prière de ce cœur comme l'expression naturelle de notre amour pour lui.

C'est souvent le fruit d'un subtil amour-propre, de l'impatience ou de la lâcheté, de ne pas vouloir aller à Notre-Seigneur avec sa propre misère ou sa pauvreté humiliée; et c'est cependant ce que Notre-Seigneur préfère à tout, c'est ce qu'il aime, ce qu'il bénit.

Vous êtes dans l'aridité, glorifiez la grâce de Dieu, sans laquelle vous ne pouvez rien; ouvrez alors votre âme vers le ciel, comme la fleur ouvre son calice au lever du soleil pour recevoir la rosée bienfaisante.

Vous êtes dans l'impuissance la plus entière; l'esprit est dans les ténèbres, le cœur sous le poids de son néant, le corps souffrant: faites alors l'adoration du pauvre; sortez de votre pauvreté et allez demeurer en Notre-Seigneur, ou offrez-lui votre pauvreté pour qu'il l'enrichisse: c'est un chef-d'œuvre digne de sa gloire.

Mais vous êtes dans l'état de tentation et de tristesse; tout se révolte en vous; tout vous porte à quitter l'adoration sous prétexte que vous offensez Dieu, que vous le déshonorez plus que vous ne le servez: n'écoutez pas cette spécieuse tentation: c'est l'adoration du combat, de la fidélité à Jésus contre vous-même. Non, non, vous ne lui déplaisez pas; vous réjouissez votre Maître qui vous regarde, et qui a permis à Satan de vous troubler. Il attend de nous l'hommage de la persévérance jusqu'à la dernière minute du temps que nous devons lui consacrer.

R. P. EYMARD.

Les élus dans l'Eglise et hors de l'Eglise.

PREMIERE PARTIE

L'Eglise.

La divine figure de Jésus-Christ domine tout en ce monde, les hommes et les événements.

L'histoire se divise en deux parties, *avant Jésus-Christ et après Jésus-Christ.*

Aussi la vie de l'Homme-Dieu est " plus qu'une date, c'est une époque; " c'est le commencement de l'ère que nous appelons de son nom l'ère chrétienne.

Et ceux même qui ne voient pas le côté transcendant de sa physionomie, lui rendent chaque jour un hommage involontaire: ils ne peuvent dater une lettre, dit quelque part Ernest Hello, sans affirmer que les siècles partent de lui et qu'il a déplacé le centre de gravité du monde.

Quel a été le but de cette théophanie qu'un Père de l'Eglise appelle l'extase de la pensée et du cœur de Dieu ?

Laissant les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles, dit l'Evangile en son style populaire, le Fils de Dieu est venu chercher la centième, notre humanité s'était égarée (1).

Et il l'a arrachée à l'ignorance et au mal : voilà pourquoi, dans le langage chrétien, nous l'appelons le Sauveur.

Mais ce n'est pas seulement à une œuvre d'affranchissement qu'il a voué sa vie : c'est aussi à une œuvre créatrice.

Il est venu appeler l'humanité à une vie intellectuelle et morale plus haute ; il lui a proposé un idéal plus élevé, l'idéal évangélique.

C'est, en effet, une loi générale de la nature que les êtres supérieurs tendent à se donner en élevant à eux les natures inférieures ; ainsi la vie associe la matière à ses opérations ; l'intelligence fait servir à ses fins les forces physiques et psychiques, et le cerveau devient le noble instrument de ses plus hautes opérations ; l'éducateur éveille chez son disciple la vie de l'esprit et du cœur, et entre son âme et cette âme, fille de la sienne, s'établit une communion très réelle d'idées et de sentiments.

Pourquoi Dieu ne pourrait-il pas faire à l'égard de l'homme ce que la vie et l'intelligence font pour la matière et ce que l'homme fait pour son semblable ?

Nous, catholiques, nous croyons que Dieu a réalisé ce rêve audacieux, en nous donnant par l'Incarnation ce que nous appelons la vie surnaturelle.

Et nous estimons que, loin de nous amoindrir par ce surcroît, il a donné satisfaction aux aspirations les plus intimes et les plus profondes de la nature humaine, et même aux exigences de la pensée contemporaine.

Ecoutez, en effet, les philosophes les plus autorisés de notre temps : ils constatent que nous éprouvons le besoin d'être, d'être toujours davantage, de croître jusqu'à l'infini.

Développer toutes nos puissances d'être et d'agir ; être le plus possible, agir et vivre le plus possible : telle est " la poussée de dé-

(1) Luc, xv, 4.

sir et de vie qui monte de la matière et se fait jour dans la conscience (1).”

Or, l'Évangile, qui est le code du surnaturel, est un appel à la vie, une excitation continuelle vers le plus être, vers le progrès, une invitation pressante à donner toujours plus de valeur morale à notre vie.

Et la grâce, qui est la forme principale du surnaturel, est un complément et un surcroît que le progrès de notre volonté postule et réclame au lieu de le repousser; et le don qu'en fait Dieu à l'homme n'est qu'une application du principe d'association, dont personne ne conteste l'excellence et la fécondité.

Les *élus* sont ceux qui acceptent cette collaboration de Dieu, et qui, joignant leurs efforts au concours qu'elle leur apporte, mettent leur vie en valeur et y fixent pour toujours l'idéal évangélique.

Dans la Sainte Ecriture, en effet, ce mot implique le double sens de *choisi* et *digne d'être choisi* (2).

Ce ne sont pas, comme on l'a dit, des “esprits éteints ni des cadavres d'âmes.”

C'est une *élite*, comme le mot lui-même l'indique, et dans cette élite, il y a une hiérarchie au sommet de laquelle se trouvent ceux que nous appelons les saints et à qui nous rendons un culte public.

La grâce n'a “éteint” en eux aucune lumière ni tué aucune énergie. De même que dans un organisme le principe vivant n'altère pas le groupement des molécules chimiques, mais s'y superpose pour en diriger l'évolution dans le sens du type de perfection qu'il s'agit de réaliser, ainsi la vie surnaturelle ne viole pas l'autonomie propre à l'être libre.

Si elle mortifie les passions, c'est pour en diriger les forces vives et les subordonner au développement de la vie supérieure de l'esprit.

La grâce qui fait les élus, ne brise pas davantage l'unité de la personne humaine; car, malgré la transcendence du surnaturel, il pénètre le moi humain, et toute l'activité morale n'est que la manifestation d'une même vie toujours identique à elle-même.

Où trouver, d'ailleurs, des vies plus unes que celles de nos grands saints, chez qui toutes les puissances d'agir sont subordonnées à une énergie centrale à laquelle ils obéissent?

(1) *Revue philosophique*, août et septembre 1901. *Philosophie de la grâce*, par M. Récéjac.

(2) *Dictionnaire de la Bible*, article *Elu*, par M. Lesêtre.

Donc, les élus sont bien le vrai "surhomme" rêvé par certaine philosophie, et le surnaturel chrétien est pour l'humanité la seule apothéose qui, tout en restant mystérieuse, n'aboutisse pas aux rêveries du panthéisme ou à l'immobilité du nirvâna.

Dieu n'a pas seulement fait sienne une individualité de la nature humaine, il s'unit à chaque homme par la grâce; Jésus-Christ appelle tous les hommes, depuis l'enfant du peuple jusqu'à l'esprit le plus "intellectuel," à incarner dans leur vie, suivant leur capacité, l'idéal qu'il a lui-même vécu, et qui n'a jamais été surpassé, pour les élever tous jusqu'à sa ressemblance et les grandir jusqu'à sa taille, suivant le magnifique langage de saint Paul! (Ephes., iv, 13).

Mais pour mener à bien cette œuvre, Jésus-Christ devait se survivre, et se survivre au sein de l'humanité.

Voilà pourquoi il n'a pas fondé seulement une religion, mais une société religieuse.

D'autant plus que pour tout être intelligent, la société est la voie naturelle qui le conduit à son développement normal.

Et il a fondé cette société, non pour que chacun travaille individuellement à sa perfection morale, mais pour que tous ne soient qu'un et forment un corps dont la tête est celui que saint François de Sales appelait le "Grand Unisseur."

Jetons un coup d'œil d'ensemble sur cette société qui s'appelle l'Eglise.

Il n'y a rien qu'on ne puisse concevoir sous ce double aspect: le principe formel et le principe matériel, l'élément visible et l'élément invisible; aussi les théologiens distinguent dans l'Eglise l'âme et le corps.

Voici l'explication de ces termes.

En tout être vivant, il y a un principe vital qui, chez l'homme et chez les animaux, s'appelle l'âme.

C'est l'âme qui façonne le corps et lui communique l'être et la vie; c'est elle qui domine au composé son caractère propre, son type spécifique; elle est "l'idée directrice" qui préside au développement harmonieux du corps et au jeu compliqué des fonctions vitales.

Par analogie, on dit que les corps moraux ou les sociétés ont aussi une âme et un corps. Le corps, ce sont les membres qui en constituent l'élément visible; l'âme, c'est l'idée ou le principe qui

fait vivre la société, qui lui donne sa physionomie propre et en fait un être moral vraiment un.

En conséquence le corps de l'Eglise, ce sont les hommes qui remplissent les trois conditions fondamentales posées par Jésus-Christ, c'est-à-dire qui croient les mêmes vérités révélées, au moins d'une foi générale, qui reçoivent les mêmes sacrements et obéissent au même chef.

Quant à l'âme de l'Eglise, on conçoit qu'elle n'est pas comme chez les individus une substance à part.

Elle ne consiste pas non plus, comme on le dit souvent, dans l'ensemble des justes; car, les membres d'une société ne sauraient en être l'âme.

Le Saint-Esprit enfin n'est pas l'âme de l'Eglise; il en est seulement le principe générateur; voilà pourquoi cet article du symbole: Je crois au Saint-Esprit est suivi de cet autre: Je crois à l'Eglise catholique.

Qu'est-ce donc enfin que l'âme de l'Eglise? C'est l'élément divin qui l'anime, la grâce sanctifiante qui se manifeste surtout par la charité.

C'est là l'idéal intérieur qui est dans l'Eglise le principe de vie et de développement, et qui invisible en lui-même, rayonne au dehors à travers les imperfections et les rides du corps.

Et de même que dans l'organisme l'âme est l'architecte intérieur qui élève l'édifice vital et répartit les matériaux suivant l'influence de l'"idée directrice" qu'il faut réaliser; ainsi la grâce sanctifiante est le principe actif et vivifiant qui bâtit la cité de Dieu et porte la vie dans chaque partie du vaste organisme de l'Eglise.

Ainsi donc la synthèse de ces deux éléments, l'âme et le corps, constitue la vie de l'Eglise.

L'Eglise n'est donc pas un "théorème qui marche," ni un système qui déroule la série de ses conséquences; c'est un organisme vivant, dont la vie est aussi réelle et aussi palpable que celle de l'individu.

Or, dans toute tendance vitale, il y a, dit Auguste Comte, un élément stable, un principe statique ou de persévérance dans l'être initial, et un principe dynamique, c'est-à-dire de progrès par une poussée interne.

Telle est aussi l'Eglise catholique.

Jé
et
H
d'e
d'u
car
tou
cha
jou
les
leur
Car
à la
plus
se d
E
mèn
et P
du r
A
ouvr
souv
Se
où d
d'elle
dont
elle l
Et
jour
maise

(1) P
raise, I

Elle demeure immuable dans sa structure interne, depuis que Jésus-Christ en a tracé de sa main divine les lignes maîtresses, et il est impossible d'admettre avec certains auteurs, comme M. Harnack (1), que son organisation extérieure, dans ce qu'elle a d'essentiel, aurait été le produit de facteurs humains et le terme d'une évolution lente et progressive.

Mais il n'en faut pas conclure qu'elle est immobile et pétrifiée; car elle renferme un élément changeant et variable qui est, comme toute vie créée, dans la "catégorie du devenir." Car vivre, c'est changer, c'est "achever de devenir soi-même."

Ainsi le vieux Credo des temps apostoliques est intangible, toujours le même, sur les lèvres des peuples modernes comme dans les pages vénérables toutes blanches de la poussière du passé.

Mais il n'a rien de l'immobilité des momies enveloppées de leurs bandelettes, comme le lui reprochait naguère M. Sabatier. Car, suivant la loi du processus vital, la divine semence confiée à la terre se développe, les formules du dogme révèlent de plus en plus leur contenu, et des vérités jusqu'alors enveloppées d'ombre se dégagent peu à peu: il y a progrès.

Et dans l'ordre pratique, la vie chrétienne, identique à elle-même dans ses lois essentielles, s'épanouit en initiatives nouvelles, et l'Eglise façonne, suivant les exigences du milieu et les besoins du moment, l'argile dont sont faites les sociétés.

Ainsi se diversifie à l'infini le geste éternel par lequel la divine ouvrière rassemble les ELUS, faisant éclater dans son action si souple la sève toujours montante d'une indéfectible jeunesse.

Sachant que sa mission n'est pas de veiller sur les cimetières où dorment les choses mortes, mais de communiquer la vie autour d'elle à toutes les âmes de bonne volonté, la "sublime voyageuse" dont parle Bossuet, s'en va sur la route inconnue que trace devant elle la main divine.

Et ne demandant ici-bas que le libre passage, elle fait chaque jour dans le monde sa moisson d'Elus, et l'emporte au ciel dans la maison du Père de la grande famille humaine!

J. LAXENAIRE.

(1) *Précis de l'histoire des dogmes*, par Adolphe Harnack, traduction française, p. 53.



Le Perroquet de la tante Jeannette.

Je déteste les perroquets, ces bêtes à l'air narquois et perfide, à la voix discordante. Leur plumage, quelque beau qu'il soit, a toujours dans ses nuances de l'aigreur et de la brutalité. En le regardant de près on y voit pourtant de merveilleuses transitions. Le vert y passe au rouge par une gradation savante, une gamme veloutée, si je puis parler ainsi. Mais à deux pas l'opposition violente reparaît, et cet arlequin des oiseaux vous jette, comme disait M. Ingres, " du vinaigre dans les yeux, " en sorte que les délicats, comme vous et moi, ont plus de plaisir à regarder la petite plume azurée de l'aile du geai, ou la gorge irisée des pigeons, que l'éclatant plumage des plus beaux perroquets.

Quant à leur ramage, cette agaçante parodie de la voie nasillarde ou glapissante de certains humains, je n'en veux rien dire, de crainte que vous ne refusiez d'écouter mon conte.

Encore une chose que je déteste: c'est le roman d'hôpital. Quand un auteur ne sait plus que dire, quand Pégase rétif ou essoufflé refuse de le porter aux régions idéales, quand l'invention lui manque, et que ses héros boursoufflés de sentiments faux, parés de perfections ridicules, placés dans des situations absolument impossibles, ne savent plus que devenir, — l'auteur les gratifie d'une phtisie ou d'un anévrisme, et les voilà toussant en cadence et mourant en musique. Le lecteur s'attendrit nécessairement. L'intelligence la plus vulgaire comprend la souffrance physique, et, depuis Philoctète criant *aïe, aïe*, dans l'île de Lemnos, jusqu'au *jeune malade à pas lents* de M. de Millevoeye, — depuis le bourgeois qui se fait chanter, entre deux quadrilles, l'*Adieu* de Schubert, ou quelque autre élégie lamentable, jusqu'à Louis XIV faisant placer dans les jardins de Versailles Laocoon et ses fils se tordant sous l'étreinte des *deux affreux serpents sortis de Ténédos*... — le monde est plein de gens qui aiment ces contrastes, et cette mise en scène réussira jusqu'à la fin des temps.

— Mais, me direz-vous, ceci étant donné, quelle idée vous prend donc de nous raconter " le perroquet de Mlle Jeannette, roman d'hôpital " ?

— Tout simplement, ami lecteur, parce que l'histoire est vraie et qu'elle m'a semblé jolie. Si je me suis trompé, après tout, vous le verrez bien.

ma
coi
né
bor
mu
de
for
cos
et
qu'
un
fleu
cui
por
I
bru
sièg
seul
per:
sur
I
pass
étai
asse
à tr
tait
Tur
J
nett
guli
inte
maï
habi
testé
été
mère
de s
trav.
en r
tat

Je commence :

Dans un riche village d'un des plus fertiles cantons de la Normandie, sur le bord d'une rivière limpide et peu profonde qui court sous les saules et les peupliers, s'élevait, il y a quelques années, une belle maison blanche, dont toutes les ouvertures étaient bordées de briques rouges et noires, et les murs tapissés de rosiers multiflores. Devant cette maison s'étendait une pelouse entourée de massifs de lilas, d'épines-roses et de cytises. Une grille en fer forgé, provenant d'un ancien château, s'ouvrait sur la route, accostée de deux piliers de briques, supportant des vases de fleurs, et derrière la maison un joli jardin descendait doucement jusqu'au bord de l'eau. Tout ce petit domaine était entretenu avec un soin merveilleux. Le fin gravier des allées, les massifs de fleurs, les gazons d'un vert uni, les rideaux brodés des fenêtres, les cuivres des portes, tout était ajusté, brillant, et semblait peint sur porcelaine.

Les domestiques, vieux et bien dressés, ne faisaient aucun bruit en allant et venant; jamais on ne voyait dans le jardin un siège dérangé, un objet oublié. Le jardinier en silence, et la seule voix qui se fit entendre était celle de Jacquot, magnifique perroquet, dont le perchoir, quand il faisait beau, était apporté sur la pelouse vis-à-vis de la porte d'entrée.

Là, Jacquot, se pavanant d'un air important, semblait dire aux passants: "C'est moi qui suis le maître ici!" Son vocabulaire était peu varié. Sa maîtresse ne lui avait appris que trois choses, assez ridicules, mais qu'elle aimait à lui entendre répéter à tort et à travers. Jacquot disait: *Vous aurez tretous part égale* il chantait: *La bonne aventure, ô gai!* puis il ajoutait en éclatant de rire: *Ture lure!*

Jacquot, tout fier et impérieux qu'il était, obéissait à Mlle Jeannette Lapière, propriétaire de cette maison, et l'une des plus singulières personnes que l'on pût voir. Elle était fort riche, fort intelligente et fort bossue. Sa richesse lui venait de son père, maître maçon laborieux et capable, qui avait bâti les plus belles habitations du pays, et dont la probité et le talent n'étaient contestés que par ses envieux. L'intelligence de Mlle Jeannette avait été d'un grand secours à son père. Toute jeune et ayant perdu sa mère, elle était devenue le caissier, le vérificateur et le secrétaire de son père, et avait acquis une telle entente des affaires et des travaux, que pas un homme de loi ni un ouvrier ne pouvaient lui en remontrer. — Quant à sa bosse, cette infirmité était le résultat d'un accident. Un jour que Jeannette, âgée de quinze ans à

peine, allait voir son père au chantier, un échafaudage s'écroula, et la blessa gravement. Elle fut longtemps alitée, et resta contrefaite. — La tendresse de son père pour elle en augmenta, et tant qu'il vécut, il ne cessa de combler sa fille de marques d'affection. Elle ne le quitta jamais, rendit sa vieillesse heureuse, et enfin l'assista dans ses derniers moments avec tout le dévouement et la tendresse possibles.

Depuis la mort de son père, mademoiselle Jeannette vivait seule avec ses domestiques dans la belle maison qu'il lui avait bâtie, et s'occupait de l'administration de ses biens. Elle se piquait d'être juste, et de ne faire de tort à personne, donnait tous les ans le dixième de ses revenus au curé, en spécifiant ce qu'il en devait consacrer à l'entretien de l'église et au soulagement des pauvres, payait bien ses domestiques et accomplissait ponctuellement ses devoirs religieux. Du reste elle était sèche, raide, méfiante à l'excès, avait sans cesse quelque procès en train, qu'elle finissait par gagner, et, depuis que son père était mort, n'avait dit un mot d'amitié à qui que ce fût.

Une personne si riche ne pouvait manquer d'avoir des neveux. Mademoiselle Jeannette en avait six à la mode de Bretagne, tous bien établis, mariés, fort à l'aise, mais plus intéressés, plus ladres, plus chiches et plus rapaces les uns que les autres.

Mademoiselle Jeannette les recevait en visite tous les dimanches entre messe et vêpres, et une fois l'an à dîner, le jour de la Saint-Jean. Ce jour-là, elle donnait un festin magnifique où elle invitait, outre ses neveux et leurs familles, les notables du village. Elle était comblée de bouquets, de compliments, de protestations d'amitié, qu'elle recevait poliment, mais froidement; faisait les honneurs de son dîner comme une personne qui exécute une consigne, et, quand tout le monde était parti, elle prenait Jacquot sur son doigt, et lui disait :

— Qu'en penses-tu, Coco ?

— Ture lure ! disait le perroquet.

— Tu as raison, mon petit Jacquot, reprenait mademoiselle Jeannette. Tout cela sonne faux. On me courtise pour avoir place en mon testament, comme toi tu me cajoles pour avoir du sucre, mais toi, Jacquot, tu n'es qu'un oiseau.

— La bonne aventure, ô gai ! chantait Jacquot.

— Aussi, je ne t'en veux pas, mon Jacquot, tandis que j'ai toujours envie de dire à mes neveux : Si vous saviez comme je vous méprise !

— Vous aurez t'retous part égale ! disait Jacquot.

— Si j'étais pauvre, si j'allais frapper à leur porte, que me diraient-ils ces chers neveux ?

— Ture lure ! s'écriait Jacquot.

— Ture lure, répétait en soupirant mademoiselle Jeannette, et je le sais bien.

Un dimanche, l'une de ses nièces par alliance, madame Lepingre, accompagnée de ses trois disgracieuses filles, vint lui faire visite. Madame Lepingre envoya ses filles au jardin, et dit à sa tante :

— Il m'arrive une chose bien désagréable. Ma sœur est morte ruinée comme vous savez, il y a deux ans, et son imbécile de mari vient de mourir aussi sans avoir eu l'esprit de refaire sa fortune. Il me lègue sa fille, une grande niaise de dix-huit ans, élevée au couvent, à Paris, une propre à rien, qui n'a pas mille francs vaillant, et mon mari a accepté d'être son tuteur.

— Votre mari a bien fait ; auriez-vous envie d'abandonner la fille de votre sœur ?

— Non point, dit madame Lepingre, mais j'ai trois filles à marier, et l'on se doit d'abord à ses enfants.

— Vos filles sont assez riches pour s'acheter des maris, et cette jeune personne, qui a été au couvent, pourra leur apprendre bien des choses qu'elles ignorent.

— En vérité, ma tante, je ne sais ce que mes filles ignorent. Elles ont été en pension au chef-lieu, et remportaient tous les prix de leur classe.

— Tant mieux pour elles ! mais enfin une jeune fille, pour peu qu'elle sache se servir de ses dix doigts, n'est pas une charge dans une maison comme la vôtre.

— Je suivrai votre conseil, je la ferai travailler.

— Amenez-la moi dimanche prochain, dit mademoiselle Jeannette, je verrai bien à quoi elle est bonne.

— Amanda, disait un mois après M. Lepingre à sa femme, je ne vous comprends pas. Pourquoi n'avez-vous pas présenté mademoiselle Blanche à ma tante ? Je ne sais à quoi vous pensez de contrarier une si bonne parente.

— Bonne ? s'écria madame Lepingre, ah ! par exemple, si celle-là est bonne, il y en a d'autres. Jouons cartes sur table, monsieur Lepingre. C'est l'héritage qui est bon et non pas la tante. Or je ne me soucie pas de lui mener cette Parisienne. C'est la fille la plus insinuante, la plus intrigante qui existe. Les domestiques sont déjà fous d'elle, vos filles elles-mêmes la trouvent charmante. Elle est tellement fausse qu'elle paraît faire avec joie les choses

les plus pénibles. Je n'ai pas encore réussi une seule fois à la mettre de mauvaise humeur. Si elle entre une fois chez cette fée bossue, il n'y aura plus place que pour elle dans le testament.

— Faudrait voir ! dit Lepingre. Cela ne se passerait pas ainsi. Elle n'est pas parente, et je plaiderais.

On sonna : c'était le docteur.

— Quelle merveille de vous voir ! dit madame Lepingre. Personne n'est malade chez nous.

— Aussi, dit le docteur, cette visite n'est pas une visite de médecin, mais d'ami. Je crois devoir vous prévenir que la petite vérole, faisant de grands ravages en ce moment aux environs, vous agiriez prudemment en faisant revacciner vos enfants et vous-mêmes.

— Bah ! vous croyez ? C'est une dépense, et par le temps qui court, on est forcé d'y regarder.

— Comme il vous plaira, dit le docteur, mais si vous changez d'idée, j'ai de bon vaccin à votre disposition.

Et il s'en alla.

— Le docteur veut faire ses petites affaires, dit Lepingre en ricanant, mais je vais demain à la foire de Sauleville ; je saurai de quoi il tourne.

Le lendemain, il revint tout effrayé.

— C'est vrai, dit-il, il est mort douze personnes hier à Sauleville ; tout le monde se fait revacciner. Il faut envoyer chercher le docteur.

Mme Lepingre appela un domestique et lui donna la commission.

— Vous faites ben, madame, dit-il, car c'te maladie-là ne plaisante pas. Voilà qu'il y a deux enfants de pris chez les Chedville, et hier la petite Manonville est morte à cent pas d'ici, chez ses père et mère.

— Courez vite, et je vous ferai vacciner pour la peine.

Le docteur était absent. Il ne put venir que le surlendemain, et il y avait déjà trente malades dans le village.

— Vite, fit-il en entrant : rassemblez dans la même pièce tous ceux qui veulent être vaccinés, je n'ai qu'un quart d'heure.

Père, mère, enfants, domestiques furent prêts en un clin d'œil.

— Où est Blanche ? dit M. Lepingre.

— Mlle Blanche cueille des fraises au fond du jardin, dit la cuisinière.

— Appelez-la, dit Mme Lepingre. Cette sotte n'est jamais là quand j'ai besoin d'elle !

Blanche entra, coiffée d'un grand chapeau de paille. A la vue de tous ces gens à demi déshabillés présentant leurs bras nus au docteur, elle rougit et dit :

— Je ne veux pas être vaccinée, du reste je l'ai été au couvent.

— Prenez garde, mademoiselle, dit le docteur, vous gagnerez la maladie et vous serez défigurée ; ce serait vraiment dommage, ajouta-t-il en regardant avec admiration le beau visage de la jeune fille. Mais elle se détourna et sortit de la salle.

Mme Lepingre regarda les nez rouges et les yeux louches de ses filles et se dit :

— Tant pis pour cette mijaurée, après tout elle est trop jolie pour une fille qui n'a pas le sou.

L'opération finie, Mme Lepingre courut chez sa tante. Celle-ci ne recevait pas les dames en semaine. Cependant, apprenant que sa nièce insistait, elle donna l'ordre de la faire entrer.

Mlle Jeanne était assise à son bureau, écrivant ses comptes, Jacquot était près d'elle. Mme Lepingre annonça à sa tante que l'épidémie devenait de plus en plus menaçante et lui demanda ce qu'elle comptait faire ?

— Et vous-même, dit Mlle Jeannette, que faites-vous, ma nièce ?

— Moi, j'ai été revaccinée ainsi que toute ma maisonnée.

— Alors, dit Mlle Jeannette, je pense que vous n'avez rien à craindre et que vous allez soigner les malades.

— Certainement, mais vous, ma bonne tante, il faut prendre des précautions.

— Elles sont toutes prises, dit Mlle Jeannette, mon testament est fait, et je me suis confessée. Mes domestiques ont tous eu la maladie. Je pense que Jacquot n'a rien à craindre. N'est-ce pas, Jacquot ?

— La bonne aventure, ô gai ! chanta Jacquot en se pendant par le bec.

— Eh bien, dit Mlle Jeannette, je me tiens tranquille à mon poste, il n'y a que cela à faire, et je vais envoyer à M. le curé mille francs pour les malades.

— Vous êtes une femme admirable ! s'écria Mme Lepingre, la larme à l'œil, car dès qu'elle entendait parler d'argent elle s'attendrissait. Mais enfin, ma chère tante, il faut vous soigner.

— On n'attrape pas la petite vérole à mon âge et, d'ailleurs, je tiens peu à la vie.

— Mais ceux qui vous aiment, vous les oubliez ! fit Mme Lepingre d'un air tragique.

— Ture lure ! cria Jacquot en éclatant de rire.

— Je n'oublie personne, mon testament est fait. Vous aurez tretous part égale, comme dit Jacquot, mon confident.

— Tretous part égale! répéta Jacquot d'une voix perçante.

— O la meilleure des tantes! s'écria Mme Lepingre.

— Voulez-vous, ma nièce, porter ce paquet de linge chez les Morand? On vient de me dire que leurs trois enfants sont pris de la maladie.

— J'y cours, j'y vole! s'écria Mme Lepingre. Elle se hâta d'aller donner le paquet à son domestique, et celui-ci le lança de loin en se bouchant bien le nez, sur le seuil de la maison infectée.

Le curé, les vicaires, le médecin et les sœurs parcouraient le village en tout sens. D'heure en heure de nouveaux cas se déclaraient. La panique était grande.

Le lendemain, M. Lepingre courut chez sa tante.

— Il faut fuir, lui dit-il. Il y a eu douze morts cette nuit.

— Fuyez, si bon vous semble, dit Mlle Jeannette, moi je ne fais pas à la petite vérole l'honneur de la craindre. Si les riches s'en vont, que diront les pauvres gens qui ne peuvent fuir?

— Chacun pour soi, Dieu pour tous! dit Lepingre.

— C'est un chien de proverbe, dit Mlle Jeannette, allez le dire aux chiens, et non à moi.

Et elle le congédia brusquement.

En rentrant chez lui il vit sa femme faisant ses paquets pour partir. Les domestiques la suppliaient de les emmener. Les trois filles pleuraient de frayeur. Blanche seule paraissait fort calme et obéissait aux ordres multipliés de sa tante.

— Vous voulez donc vous en aller? dit Lepingre à sa femme.

— Certainement. Ayez soin que la carriole soit prête demain à quatre heures, et le fourgon aussi.

— Mais, dit Lepingre, tiendrons-nous six dans la carriole? il n'y a que quatre places.

— Nous ne sommes que cinq, dit sa femme, on se serrera.

— Cinq! dit Lepingre; et Mlle Blanche?

— Blanche reste, elle veut aider les sœurs et ira loger chez elles.

— Mais, je suis son tuteur et je ne sais si je dois permettre!...

— Suivez-moi, dit sa femme,

Elle l'emmena à part et le chapitra si bien qu'il consentit à laisser Blanche aux sœurs.

Un dernier scrupule lui restait:

— Que dira ma tante? fit-il.

— Elle dira ce qu'elle voudra, s'écria Mme Lepingre. Vos frères sont partis, le testament est fait; sauvons-nous!

Le lendemain matin, dès l'aube, les voitures attelées étaient devant la porte, et Blanche, son petit paquet à la main, s'apprêtait à aller chez les sœurs. Le jardinier de Mlle Jeannette accourut :

— Mesdames, dit-il, mademoiselle est très malade. Quelqu'une de vous veut-elle la soigner ?

— Qu'a-t-elle ? dit Mme Lepingre.

— Oh, c'est la petite vérole pour sûr, elle a ramassé ça en allant voir les petits Morand hier. Elle a déjà le délire, et le docteur ne promet rien de bon.

— Soignez-la bien, mon brave Mathurin, dit Mme Lepingre, je suis mère, je dois me sacrifier pour mes enfants.

Elle monta dans la voiture où étaient ses filles, pinça vigoureusement le bras de son mari qui hésitait, et, lui arrachant le fouet des mains, fit partir le cheval au galop.

Le fourgon des domestiques partit aussi, et le jardinier resta seul avec la jeune fille.

— Tas de lâches ! s'écria-t-il, se serait pain bénit si vous versiez tous dans une mare. Qu'allons-nous faire, nous autres ? Ma femme est presque impotente, la vieille cuisinière est sourde ; qui soignera notre pauvre demoiselle ?

— Moi, dit Blanche, et je vous réponds qu'elle sera bien servie ! Conduisez-moi, mon ami.

Et, un quart d'heure après, Blanche était installée auprès de la malade.

Trois mois après, alors que les résédas, les marguerites et les rosiers d'automne étaient en pleine fleur, Mlle Jeannette et Blanche descendirent au jardin. Blanche était pâle et s'appuyait légèrement au bras de la tante. Mathurin, accoudé sur son râteau, les salua gaiement :

— Voilà deux ressuscitées tout de même ! dit-il. Ah ! ce n'est pas pour dire, mais je ne sais pas laquelle de vos deux figures me réjouit le plus, ma bonne maîtresse ou son ange gardien.

— Tu dis bien, Mathurin, dit Mlle Jeannette, et plus vrai que tu ne penses. A-t-on porté un fauteuil sous le berceau ?

— Marthe en a mis deux, mademoiselle, dit Mathurin, avec des tabourets et des coussins.

— Irez-vous bien jusque-là, Blanche ? fit la tante.

— Oh ! oui, mademoiselle.

— Quand vous aviez la fièvre, dit Mlle Jeannette, vous m'appeliez ma mère. Pourquoi ne pas continuer ?

— Chère maman, je le veux bien, mais ne me dites plus "vous."

— Viens, mon enfant, dit la tante, assieds-toi, et elle arrangea les coussins autour de la jeune convalescente.

— Tu es toujours belle, ton visage est resté uni, malgré les prédictions du docteur.

— Le vôtre n'est pas changé non plus, maman ! dit Blanche en l'embrassant.

— Tu m'aimes, bien vrai ? dit la vieille demoiselle.

— De tout mon cœur : vous avez été si bonne pour moi !

— Tu l'as été mille fois plus pour moi, et ton dévouement a failli te coûter la vie, pauvre Blanche ! Je t'ai bien fait souffrir par mes colères et mes caprices de malade, et je te ferai souffrir encore. Je suis méchante, je le sais.

— Si vous l'étiez, vous n'en sauriez rien, dit Blanche. Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, et c'est pour cela que je vous aime. Ecoute, maman, j'ai surpris votre secret ; et je veux vous dire le mien : nous nous sommes vues l'une et l'autre en face de la mort, c'est alors que tout se découvre. M'avez-vous devinée ?

— Peut-être bien, dit Jeannette. Tu es belle, tu es jeune, tu as tout ce qu'il faut pour être aimée. Si je puis contribuer à ton bonheur, si je puis aider à ton établissement, compte sur moi. On me dit avare, on se trompe bien.

— Vous ne m'avez pas devinée du tout, dit la jeune fille en riant. — A mon tour. Voyons si j'aurai mieux réussi.

Et du bout de son ombrelle, Blanche traça un plan sur le sable. Jeannette la regardait faire en silence. La jeune fille indiqua la maison de Mlle Jeannette, la rivière, la grille, les différents compartiments du jardin, puis, traçant deux carrés longs se raccordant au bâtiment principal, elle écrivit au centre de ce plan les mots : *Hospice Saint-Jean*.

Mlle Jeannette la regarda avec étonnement : — Qui te l'a dit ? fit-elle.

— Je le sais, dit Blanche, je sais que vous devez consacrer toute votre fortune à la fondation d'un hospice, et que cette maison-ci doit être le corps de logis principal. Vous avez tracé les plans, fait les devis : vous me l'expliquiez dans votre délire.

— Et qu'en penses-tu ? dit Mlle Jeannette, approuves-tu mes projets ?

— Oui, dit Blanche, sauf un détail.

— Lequel, dis-le moi, je veux avoir ton avis.

— Je voudrais vous voir changer l'époque de leur exécution. Pourquoi voulez-vous attendre ?

— Je tiens à mes biens, dit Jeannette. Je t'avoue que j'aime posséder, administrer cette fortune acquise par le travail de mon père et le mien. Privée des joies de la famille, j'ai reporté là toutes mes affections. Voir en d'autres mains que les miennes ce que j'ai eu tant de peine à acquérir, à conserver, me serait insupportable.

— Vous êtes dans votre droit, dit Blanche. Maintenant je vais vous confier mon secret. Moi aussi j'ai un projet, et vous m'aidez à l'accomplir.

Elle ôta son bonnet, rejeta en arrière les ondes épaisses de sa brune chevelure, et, prenant un grand fichu de mousseline qui couvrait ses épaules, elle en appliqua un côté sur son front et l'attacha derrière sa tête, puis ramenant sous son menton les plis de ce voile improvisé, elle apparut à sa compagne, coiffée comme une religieuse.

Mlle Jeannette se cacha le visage dans ses mains, et ses larmes coulèrent au travers de ses doigts amaigris.

— Hélas ! dit-elle. J'espérais te garder, te marier près de moi, réjouir mes vieux jours de la vue de ton bonheur, et tu veux tout quitter !

— Tout quitter pour tout trouver ! s'écria Blanche. O maman ! Dieu seul vaut la peine d'être uniquement aimé ! Je veux me donner à lui. Venez avec moi !

— Y penses-tu ? s'écria la tante. Je suis vieille, fatiguée, méchante, j'ai toujours commandé !

— Il est temps d'obéir ! dit Blanche en se levant, temps d'offrir à Dieu la dernière gerbe des glaneurs comme les prémices de la moisson, et l'ouvrière de la onzième heure sera récompensée de même que celle qui a devancé le lever du soleil !

ÉPILOGUE

Quelques mois après deux novices entrèrent à la maison mère des sœurs de Saint-Vincent de Paul, — et, quatre ans plus tard, la maison de la tante Jeannette était devenue un bel hospice où les pauvres infirmes du pays étaient soignés à merveille.

Sœur Blanche y est encore supérieure, et sœur Jeannette y est morte économe, et en odeur de sainteté. — Mathurin, concierge de l'hospice, garde en souvenir d'elle le beau perroquet, et celui-ci, tout vieux qu'il est, a encore bonne mémoire. Quand il voit passer devant la grille quelques membres de la famille Lepingre, jetant un regard jaloux sur la façade de l'hospice, Jacquot lui crie : Vous aurez tretous part égale ! Ture lure !

JULIE LAVERGNE.

Aux Jeunes Filles.

Il est raconté dans la Genèse, livre qui fut le plus touchant des livres tant que le monde n'eût pas l'Évangile, que Sara étant morte, Isaac s'abandonnait au plus noir désespoir. Rien n'était capable de le distraire. Il fuyait ses amis, il fuyait son vieux père Abraham.

Quand le soir était venu, alors que les épais nuages descendus de la montagne s'allongeaient sur la plaine en forme de fantôme, on le voyait errer devant la sombre grotte de Mambré où reposait le corps de sa mère chérie.

Abraham s'inquiéta. Il appela Eliézer, son fidèle serviteur, et lui ordonna d'aller au pays de Chaldée chercher une femme digne de son fils Isaac.

Eliézer croyait certainement que les mariages étaient écrits au ciel, car il convint avec Jéhovah que la première femme qui lui offrirait à boire serait la compagne de son jeune et beau maître.

Le Seigneur bénit la robuste foi de l'Hébreu : il envoya à la fontaine la douce et belle Rébecca, dont le visage portait l'empreinte de ce charme qu'on appelle la "modestie."

Eliézer obtint le consentement de la jeune fille et celui de ses parents. Puis, tout ayant été arrangé, Eliézer hâta le départ. Tandis que la caravane s'ébranlait, alors que le soleil semait sur les sentiers ses premières poussières d'argent, les souhaits des parents, des amis, des serviteurs s'élevaient sur le passage de la jeune fiancée qui s'en allait.

"*Soror nostra es*, disait-on en pleurant. Vous êtes notre fille, notre sœur, notre amie. *Crescas*. Soyez heureuse! *Crescas*. Soyez prospère!

Que votre bouche ne s'ouvre désormais que pour chanter l'hymne de la jubilation! *Crescas*. Que le printemps de votre ravissante beauté dure toujours!

Crescas. Que vos chants joyeux se fassent entendre au loin comme ceux des oiseaux qui s'ébattent le long des haies d'aubépine. *Crescas*. Soyez heureuse toujours et partout!"

Pour être saluées et fêtées comme Rébecca il faut, jeunes filles, porter sur vos fronts candides l'auréole de la modestie. "La femme, a dit un célèbre écrivain, est une fleur qui ne donne son par-

fum qu'à l'ombre." Se cacher au bord des ruisseaux comme l'humble violette des bois, voilà votre rôle. La fleur qui se dérobe sous l'herbe n'est pas celle dont le parfum est moins doux.

Saint Paul, en termes énergiques, trace le portrait de la femme chrétienne: "Je veux que les femmes, dans une tenue bienséante, avec pudeur et modestie, se parent non de tresses, ou d'or, ou de perles, ou de vêtements somptueux, mais de bonnes œuvres, ainsi qu'il convient à des femmes qui font profession de servir Dieu. Que la femme apprenne dans le silence en toute soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre autorité sur l'homme, mais il faut qu'elle soit dans le silence." C'est l'humilité qui sied à la femme, la parure publique qui lui convient est dans l'accomplissement des œuvres de charité et de dévouement. "Est-il convenable, continue l'Apôtre, qu'une femme prie Dieu sans avoir la tête couverte? La nature elle-même ne nous dit-elle pas que si l'homme porte de longs cheveux, ce lui est un déshonneur, mais que si la femme porte de longs cheveux, ce lui est un honneur, parce que la chevelure lui a été donnée pour voile?"

L'intention de l'Apôtre, dans ce docte enseignement, n'est pas d'abaisser la femme puisque Dieu a dit en la créant: "Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je lui ferai un aide semblable à lui."

Bien qu'il ne soit jamais question dans l'Écriture et dans la tradition catholique de la femme prédicateur, avocat, docteur, magistrat, la mission de la femme, au foyer familial, est néanmoins fort belle, c'est une lumière que Dieu place souvent sur le candélabre. Ecoutez Monseigneur Gerbet: "La mission de la femme a toujours été haute dans la prédication du christianisme. Ceci a été préfiguré dès son origine dans la personne des saintes amies de la Vierge, qui, ayant devancé au tombeau du Sauveur le disciple bien-aimé lui-même, furent les premières à connaître la résurrection et l'annoncèrent aux apôtres. La mission des femmes est moins, en général, d'expliquer la vérité que de la faire sentir. Marie ne révéla pas le Verbe divin, mais elle l'enfanta par la vertu de l'Esprit-Saint.

"Ici on trouve encore un type du ministère de l'homme et du ministère de la femme dans la prédication de la vérité qui n'est que son annonce perpétuée. Pour que la vérité s'empare de nous, il faut qu'elle soit révélée à notre intelligence: c'est la fonction particulière de l'homme, parce que la faculté rationnelle prédomine en lui. Et comme la raison, qui "éclaire tout homme venant en ce monde," est ce qui dépend le moins des diversités inti-

mes qui constituent chaque individualité, comme elle est le lien radical, commun, patent, de la société humaine, le ministère de l'homme dans l'enseignement de la vérité est un ministère public qui s'adresse aux masses : à lui la chaire, la prédication dans l'Église, la magistrature dans la doctrine. Dans la femme prédomine la puissance affective ou le sentiment. Cette prédominance du sentiment détermine la mission propre des femmes : elle a pour but de faire passer la vérité dans le cœur, de la convertir en amour. Mais le sentiment ne s'enseigne pas, il s'insinue. L'amour dans l'homme, comme en Dieu même, ne naît point par voie de révélation ; il procède par voie d'inspiration, et cette inspiration dépend de ce qu'il y a de plus intime dans l'âme à qui l'on veut faire aimer la vérité. Elle dépend de ces nuances infiniment délicates, de ces mille circonstances presque imperceptibles, de cet invisible réseau d'émotions, de souvenirs, de rêves, d'espérances qui distinguent tout cœur de tout cœur. La grande voix qui annonce la vérité à travers les siècles se compose de deux voix : à celle de l'homme appartiennent les sons éclatants et majeurs ; celle de la femme s'exhale en tons mineurs, voilés, onctueux, dont le silence ne laisserait à l'autre voix que la rudesse de la force. De leur union résulte la majestueuse et suave harmonie. ”

En suivant ces sages conseils vous conserverez sur vos fronts la belle couronne de la modestie, et vous serez alors éblouissantes comme Rébecca, fortes comme Débora, aimantes comme Madeleine, courageuses comme Véronique. L'humilité fera de vous la “ femme forte. ”

Le long du chemin vous rencontrerez des tristesses et des misères, toutes les Rébecca n'entendent pas des souhaits de bonheur et des chants d'amour, il y aura des larmes... mais ne vous découragez jamais.

L'araignée, quand sa toile est rompue, recommence son minutieux travail sans jamais se lasser. Pourquoi ? C'est qu'elle tisse toujours dans un rayon de soleil. Faites de même, ô jeunes Rébecca, la patience dans l'épreuve, l'humilité dans la charité ne se tissent qu'à travers les rayons de l'espérance chrétienne.

Courage et patience, ô pudiques Rébecca, Eliézer viendra un jour vous montrer Isaac, le fils du sourire.

A. MARCADÉ.

